

Le sacré du plateau ou la représentation sanctifiée du profane.

Je vais encore ennuyer mes lecteurs avec des questionnements qui nous éloignent du plaisir que nous prenons à se moquer de nous, des autres. Mais je vais persister et signer, car voir brûler de façon criminelle (ne nous y trompons pas) une forêt primaire, et repenser au travail de L'Odin Theater en Amazonie, passant par Lévy Strauss et Benvéniste, je ne décolère pas du rapport de l'argent au vivant, de l'être à la chose (res), des prêtres au sacré, des politiques au carriérisme.

La pensée occidentale est sur la sellette, et notre bon Monsieur Descartes sur la chaise électrique. Nous ne pouvons plus (et ce depuis des décennies) penser l'animal comme une machine incapable de souffrir, suivant la définition de Descartes, et le christianisme comme un génie bienfaisant. Le christianisme au nom duquel les prêtres ont condamné toute une civilisation sud et nord Américaine, premier très grand génocide, afin d'ouvrir un territoire absolument grand à une pensée civilisationnelle occidentale basée sur la clôture, la propriété, la valeur sociale de la richesse, son équivalence au pouvoir, et la soumission du peuple à Dieu.

Les peuples sud et nord américains avaient établi de grandes civilisations, dont certaines avaient su agencer de subtils équilibres entre la planète, le cosmos et le vivant, en percevoir la connexion vibratoire que notre occident spécialiste en classement et séparation de toute sorte, avait fini par vouloir mettre en équation grâce à la volonté du marquis de Laplace, pour déboucher début XX° sur le mur de Planck. La mécanique quantique ramenant l'homme au vide de la matière et la constante de Planck au mur du sacré !

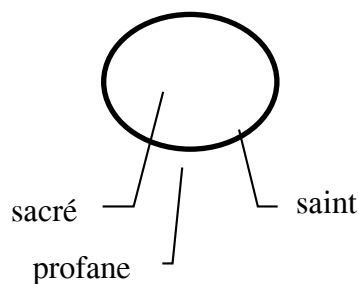


Fig. 1

L'histoire de la représentation est plus complexe qu'elle n'en a l'air. Nous avons dans la fig 1 un schéma de définition du sacré, du saint et du profane qui est aussi un quasi absolu de la représentation.

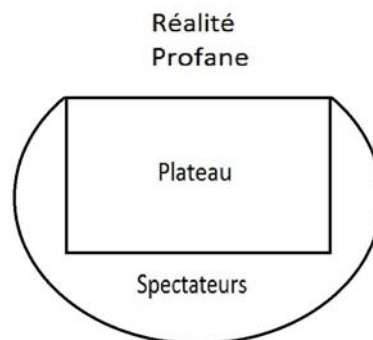
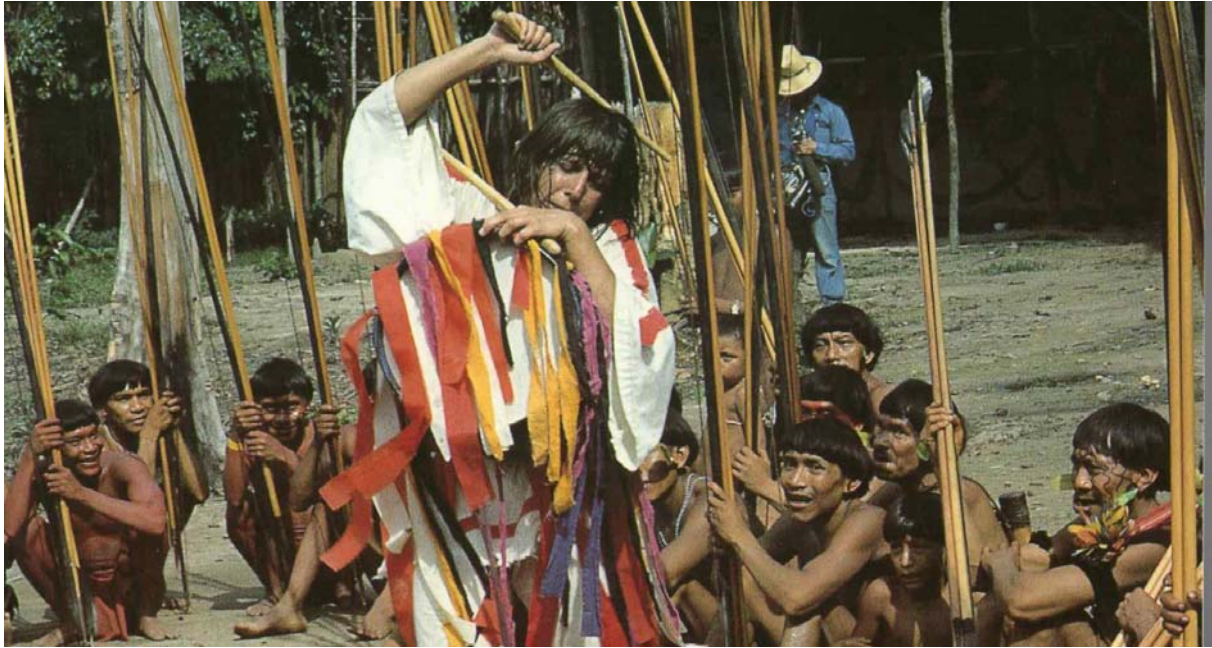


Fig 2

La représentation du profane sur la scène du théâtre est sacrée, et sanctifie le spectateur. Voilà une vision très chrétienne de la Catharsis d'Aristote. Il me semble qu'au cours des siècles, disons de la Grèce antique à aujourd'hui, le lieu « théâtre » a été l'objet de modifications, et s'est retrouvé être par excellence le lieu de pouvoir de la bourgeoisie. Le cocufiage dans la représentation de Feydeau dédouane bien sûr le bourgeois de toute réflexion sur le couple, la famille, bref quasiment sur tout ce qui constitue la société bien pensante dont il est le garant, le « bon père de famille ». Le cocufiage devient l'éros de la bourgeoisie. Ainsi la représentation de la cène sur l'autel de l'église sanctifie le spectateur par la communion, et nous voyons alors se révéler le rapport très chrétien de la représentation théâtrale moderne à la messe.



Cet extraordinaire besoin de la représentation et de son stockage illimité dans notre société technocentrée, s'éloigne bien sûr des civilisations indiennes où le représenté n'a pas besoin d'applaudissement, il est inutile. car le monde même est un don absolu, et plutôt que représenter mieux vaut vivre dans la célébration.

Voilà ce que nous avons perdu, le sens de la célébration, de la prière, et nous sommes passés à la superficialité de l'image, cet inutile fac simile d'éternité qu'est la photographie, désacralisant le réel, numérisant son impossible accès dans ces blockbusters où le regard n'est plus humain mais un point de vue abstrait d'une spectacularisation que l'on impose aux nouvelles générations.

Le plateau du théâtre doit être sacralisé dans la durée, il est ce qui reste du primitif, en banaliser la pratique et l'usage nous conduit à faire semblant d'être dans un acte social, alors que nous sommes dans la représentations de quelques uns acquiescée par quelques uns. Les mêmes donc. Décidément le primitif sera toujours la grande quête de la modernité.

(A suivre)